

## Montréal, capitale mondiale?

Brigitte Bouchard

Volume 48, Number 1 (271), February 2006

Montréal : capitale mondiale du livre?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60747ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Bouchard, B. (2006). Montréal, capitale mondiale? *Liberté*, 48(1), 20–22.

## Montréal, capitale mondiale ?

Brigitte Bouchard

On n'associe pas volontiers le Québec à une tradition littéraire universelle. Néanmoins, le 23 avril dernier, Montréal fut nommé par l'Unesco *capitale mondiale du livre* pour un an. Plus de sept mois ont passé depuis lors et j'attends toujours les effets bénéfiques de ce statut honorifique qui a suscité beaucoup d'espoir, mais qui débouchera sans doute sur une certaine désillusion.

Ainsi, la seule manifestation marquante aura été l'inauguration de la Grande Bibliothèque, et encore ! Cet événement historique, prévu de longue date, avait été décidé bien avant la susdite annonce de l'Unesco. Mais, ce qui est plus grave, l'engagement des différents acteurs de la scène éditoriale semble être d'abord et avant tout commercial et politique. Tout a commencé par l'invite de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL) à l'achat, par ses membres, de messages publicitaires à la télévision. Le ton était donné : il s'agissait de promouvoir le livre par battage publicitaire. Au profit de qui ? De TVA, bien évidemment, puisque Quebecor est le grand parrain de cet événement ! La vie de l'édition au Québec semble se résumer à des intrigues commerciales dont les derniers rebondissements ont été le sacrifice à l'audimat d'émissions littéraires à la Société Radio-Canada et l'achat du groupe Sogides par Quebecor. Peu d'opposition de la part des intellectuels, des diverses associations, des ténors de l'ANEL et de l'Union des écrivains et écrivaines québécois (UNEQ). Et pourtant il faut se poser cette question : si ce nouveau monstre tentaculaire décidait un jour de céder ses acquisitions éditoriales, se tournerait-il vers les groupes indépendants d'ici ou vers les Américains, qui seraient sans doute les seuls capables de faire de telles transactions ?

Cette appellation éphémère de Montréal, capitale mondiale du livre est-elle une aventure sans lendemain qui ne sert qu'à signaler la vacuité de notre agitation ? L'événement profitera sans doute à quelques marchands, et peut-être aux gouvernements, mais quelle en sera l'influence réelle hors de nos frontières ? À mon sens, une société incertaine qui se retranche frileusement derrière des portes closes sous prétexte de préserver sa culture ne peut élever sa métropole au rang de *capitale mondiale*. Or, il faut savoir que nos subventions soutiennent la littérature d'auteurs québécois ou canadiens et essentiellement les éditeurs qui « font du chiffre », c'est-à-dire que les subventions de la Sodec ne s'adressent qu'aux titres québécois, que celles de Patrimoine Canada ne visent que les titres canadiens et que, dans les deux cas, les critères d'admissibilité ne tiennent compte que du chiffre d'affaires de l'éditeur, et non de la qualité de sa production. Ainsi, plus le chiffre d'affaires d'un éditeur est élevé, plus ses subventions le sont, et ce, peu importe ce qu'il publie. À part le Conseil des Arts du Canada, les organismes gouvernementaux priment la quantité davantage que la qualité, hélas. Pourtant, une littérature forte ne peut advenir que sous l'égide d'une politique éditoriale exigeante, sévère, et non pas dans un milieu qui favorise complaisamment la surproduction artificielle d'œuvres « nationales ». Dans un tel contexte, une politique éditoriale comme celle des Allusifs ne satisfait à aucun critère officiel en faisant valoir de nombreux romans d'auteurs étrangers, et pourtant toute l'équipe de production, québécoise *pure laine*, est des plus compétentes. Dans les sphères du pouvoir, on ne comprend pas que la vie culturelle est avant tout un échange entre soi et l'autre, entre les diverses nations, ni que notre ouverture à la littérature « étrangère » suscite l'ouverture des autres pays à notre littérature. À preuve, les écrivains québécois Pan Bouyoucas, Jean-François Beauchemin et Sylvain Trudel qui ont tous trois réussi, chez Les Allusifs, à conquérir les lecteurs français. Ceci dit, Les Allusifs est la première maison d'édition québécoise qui a pignon sur rue en France, où elle vend 80 % de ses livres. Aussi m'apparaît-il opportun de renvoyer le lecteur au credo de la maison :

Le XXI<sup>e</sup> siècle nous promet une multiplication des points de contact entre les cultures et les civilisations, et néanmoins la situation actuelle nous responsabilise individuellement, dans la mesure où elle exige que nous nous extirpions d'une certaine inertie consensuelle pour accéder à la pluralité de la vie, et c'est sur cette voie que nous nous engageons, guidés par la sympathie d'esprit et inspirés par l'universalisation d'une culture humaine fondée sur la curiosité d'autrui.

Compte tenu de la réalité contemporaine, j'estime que la ghettoïsation de notre culture ne favorise en rien son rayonnement. Pourtant, si tous ces louables efforts (Montréal, capitale mondiale du livre, le Printemps du Québec à Paris, Québec invité d'honneur à Guadalajara, etc.) étaient soutenus par des projets concrets avec les différentes associations, les salons du livre et autres manifestations, ils pourraient conduire à l'élargissement de nos expériences et de nos horizons, ce qui approfondirait notre connaissance du marché international et des relations interculturelles, en plus de faire découvrir à l'étranger notre singularité. Voilà pourquoi le milieu littéraire devrait se mobiliser pour favoriser et soutenir les initiatives internationales par l'intermédiaire de politiques susceptibles de donner une suite heureuse à cette année historique, capitale pour nous.